

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 22

Artikel: Farce et farceurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191073>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mme Robert, afin de vous donner le temps de la réflexion, et d'éviter toute surprise. Votre réponse apportera sous notre toit une félicité sans bornes, ou un deuil profond, un de ceux dont on meurt. Si votre arrêt tardé à venir, lorsqu'il arrivera, croyez-le, j'aurai cessé de vivre.

« Je mets à vos pieds, Mademoiselle, avec mon adoration et ma reconnaissance, mes hommages et mon respect.

« PIERRE LABOURÉE. »

Quelques mauvaises langues de la maison — M. Le Veneur notamment — ont prétendu qu'il était invraisemblable que Pierre, après six mois d'étude, eût pu écrire une pareille lettre, et qu'il avait dû la faire retoucher par un vieil homme de lettres de notre voisinage. — Il se peut; mais il est certain qu'elle eut un plein succès, et qu'une heure après, Mme Robert apportait au jeune Auvergnat la réponse suivante :

« Monsieur Pierre,

« Vous méritez en ce moment que votre professeur vous gronde. C'est la première fois, je dois le reconnaître, que vous vous mettez dans ce cas. Qu'est-ce qui peut vous autoriser à révoquer en doute ma sincérité, ma franchise ? La veille du jour où j'ai commencé votre instruction, quel langage vous ai-je tenu ? Répondant à une déclaration que vous m'adressiez verbalement et fort galamment, ma foi, je vous ai dit : Si dans six mois, vous êtes en état de me répéter, par écrit, ce que vous venez de m'exprimer, nous examinerons, nous verrons.

« Vous tenir un pareil langage, n'était-ce pas vous faire une promesse, sous condition ? Et cette condition que je vous imposais, ne venez-vous pas de la remplir dix fois, au moins, au delà de mon espérance ?

« Aussi, pour être juste, ce n'est pas une fois, mais dix qu'il me faudrait vous accorder ce que vous demandez : j'accède donc à votre désir, et de toute mon âme aussi.

« Ce soir, à l'heure de ma leçon, j'irai vous infliger la punition méritée, comprenez-y. Et ce gros châtiment sera la permission de m'embrasser sur les deux joues, non dix fois, entendons-nous bien ; mais une seule, devant vos excellents parents, que j'aime autant que s'ils étaient déjà les miens.

« Savez-vous, monsieur Pierre, que nous allons vite ?

« A ce soir, et à vous tous, avec une vive tendresse.

« MADELINE. »

Un mois après cet heureux dénouement, notre charmante voisine était Mme Pierre Labourée, à notre grande joie à tous. Pas un de nous ne manqua d'assister à la messe nuptiale, célébrée à Saint-Nicolas-du-Chardonnet ; car nous sentions que, ce jour-là, l'orpheline tirait un bon numéro gagnant à la loterie de la vie.

La fin au prochain numéro.

Farces et farceurs.

Il est des gens qui ne sauraient prendre part à quelque partie de plaisir

sir sans avoir une victime, un souffre-douleur, objet de leurs taquineries. Faire une bonne farce, jouer un tour à quelqu'un, telle est leur unique préoccupation. — Mais les personnes bien élevées ne « se jouent pas de tours », ne se « font jamais de farces ». Il peut du reste résulter de ces gamineries des rancunes mortelles, des méprises déplorables, des querelles terribles.

Celui dont on se joue, celui qui est victime d'une farce, est toujours atteint dans son amour-propre. Il s'est laissé duper, il a été surpris, vous avez été son maître un instant ; tout cela l'amoindrit à ses yeux et aux vôtres. Vous lui avez fait de la peine, qu'il cherche à dissimuler, il est vrai, mais qu'il n'oubliera peut-être jamais.

Le fait suivant, rapporté par un journal de Paris, donnera un exemple des conséquences, souvent déplorables, de ce que certaines personnes appellent une bonne farce :

« La semaine dernière, des agents amenaient à l'infirmerie du Dépôt un homme d'une soixantaine d'années, convenablement vêtu, qui avait, disait-on, donné des signes de folie sur l'impériale d'un omnibus.

Examen fait, dès le lendemain, par les médecins aliénistes, l'homme fut renvoyé : il n'était pas fou ; il avait été tout simplement victime d'une abominable plaisanterie. — Voici ce qui s'était passé :

Au moment où l'homme en question était monté sur l'impériale de l'omnibus Madeleine-Bastille, un jeune homme s'était approché du conducteur et lui avait dit en le prenant à part :

— Vous voyez bien ce vieux monsieur à la physionomie triste ! Je vous serais bien reconnaissant de veiller sur lui ; c'est mon oncle, et il est fou ; surtout ne le contrariez pas ! Voici le prix de sa place. C'est à la Porte Saint-Martin qu'il descend. Vous le préviendrez, n'est-ce pas ?

Le conducteur, bon enfant, avait acquiescé, et on s'était mis en route.

Un instant après, le conducteur passait en criant le traditionnel : « Places, s'il vous plaît ! » Le monsieur tendit ses trois sous comme tout le monde ; mais le conducteur les refusa en souriant d'un air entendu. Le voyageur insista vivement ; le conducteur ne s'en émut pas.

— C'est bien, mon brave homme, c'est bien ! ne vous échauffez pas !

Quand on arriva à la Porte Saint-Martin, ce fut bien autre chose : le conducteur voulut absolument faire descendre le voyageur confié à ses soins.

— Mais, disait l'autre, obstinément

rivé à la banquette, je demeure à la Bastille !

Si bien que le débat se prolongeant et les autres voyageurs s'impatientant, le conducteur finit par en appeler au contrôleur, qui recourut aux gardiens de la paix.

La colère bien naturelle à laquelle était en proie l'infortuné vieillard avait une apparence si comique, que l'explication donnée par les agents de la Compagnie avait paru très vraisemblable et que les agents, avec la meilleure foi du monde, avaient conduit l'homme au Dépôt, où il avait été provisoirement enfermé comme fou.

Ce sont là des jeux qui ne sont pas sans danger, et qui dénotent chez ceux qui s'y adonnent, une certaine cruauté naturelle.

Les meilleures farces sont celles qui ne font de mal à personne. On rit encore, à Lausanne, de la fameuse mystification dont furent dupes, le 1^{er} avril écoulé, 30 ou 40 négociants de Lausanne, appelés par téléphone aux casernes de la Ponthaise, où ils se rendirent en hâte, croyant à quelque importante fourniture. On sait que ces braves gens en furent quittes pour leur déplacement, et firent preuve d'assez d'esprit en protestant sans colère, et en arrosant leur déconvenue avec quelques bons verres de Lavaux.

Cette farce a quelque analogie avec celle qui fut faite, par un Normand de belle-humeur, au préfet d'Evreux.

De nombreux notables de la ville et du département reçurent un beau jour une invitation sur papier glacé, libellée dans la formule ordinaire et les conviant à un grand dîner qui devait avoir lieu à la Préfecture. Au jour fixé, les convives arrivèrent leur plus aimable sourire sur les lèvres. Le préfet reçut le premier avec un peu d'étonnement, au second il devint songeur ; au troisième il avait compris.

Toutefois, il ne laissa rien voir de sa surprise ; il mit en campagne ses serviteurs, fit dévaliser tous les marchands de comestibles de la ville, et une heure après tous les pseudo-invités, attablés devant un plantureux repas et bientôt mis au courant de ce qui s'était passé, riaient avec leur amphithéâtre de l'aventure et portaient la santé du mystificateur inconnu à qui ils devaient cette fête improvisée.

— *Flacons bouchés à l'émeri. Moyen de les ouvrir.* — Souvent l'adhérence du bouchon au goulot est telle que les plus énergiques efforts ne peuvent la vaincre. Deux moyens sont connus : Mettre tremper pendant une heure le flacon dans l'eau